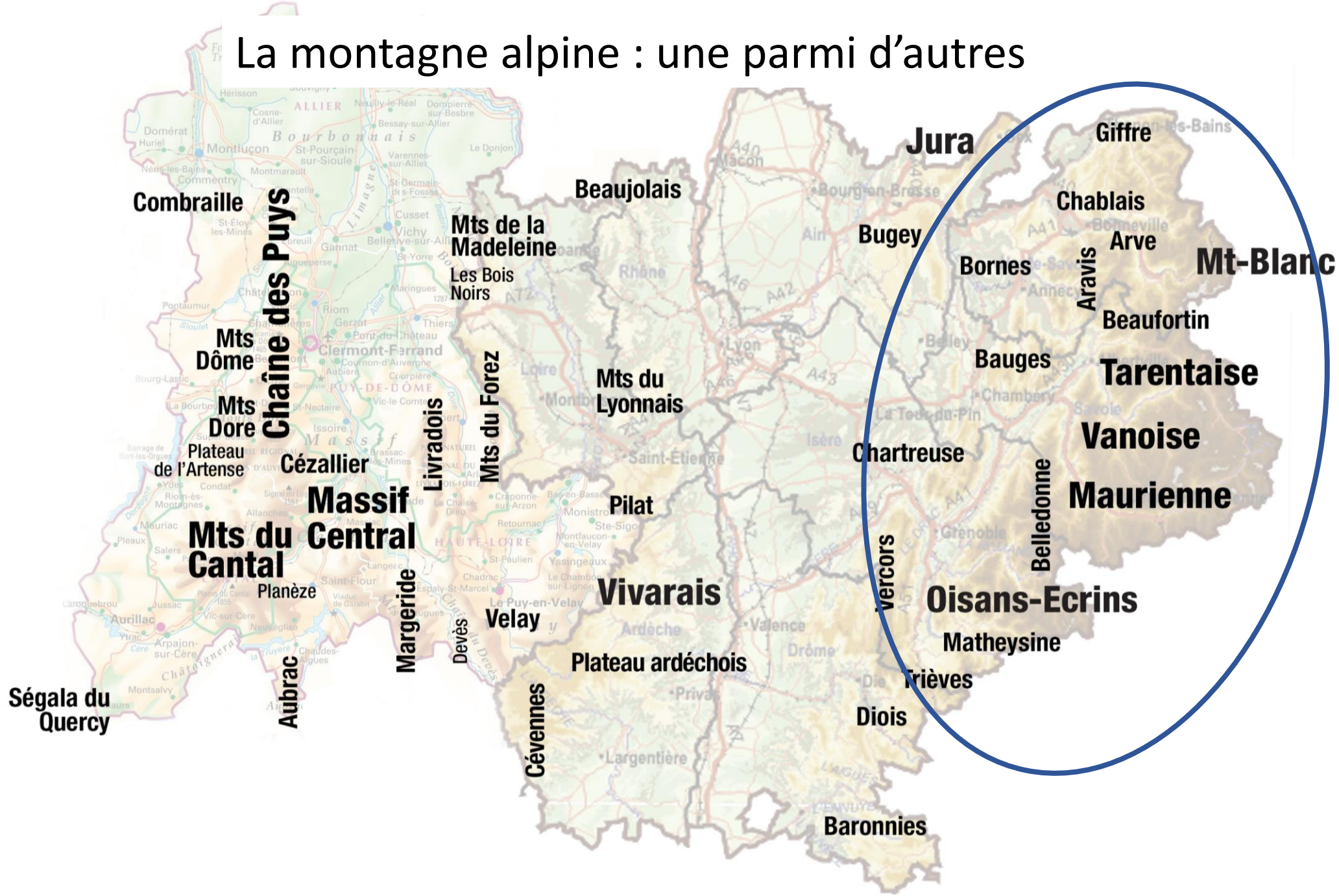
# Vulnérabilités de la montagne alpine

## Effondrements, résistances et mutations du système nord-alpin français

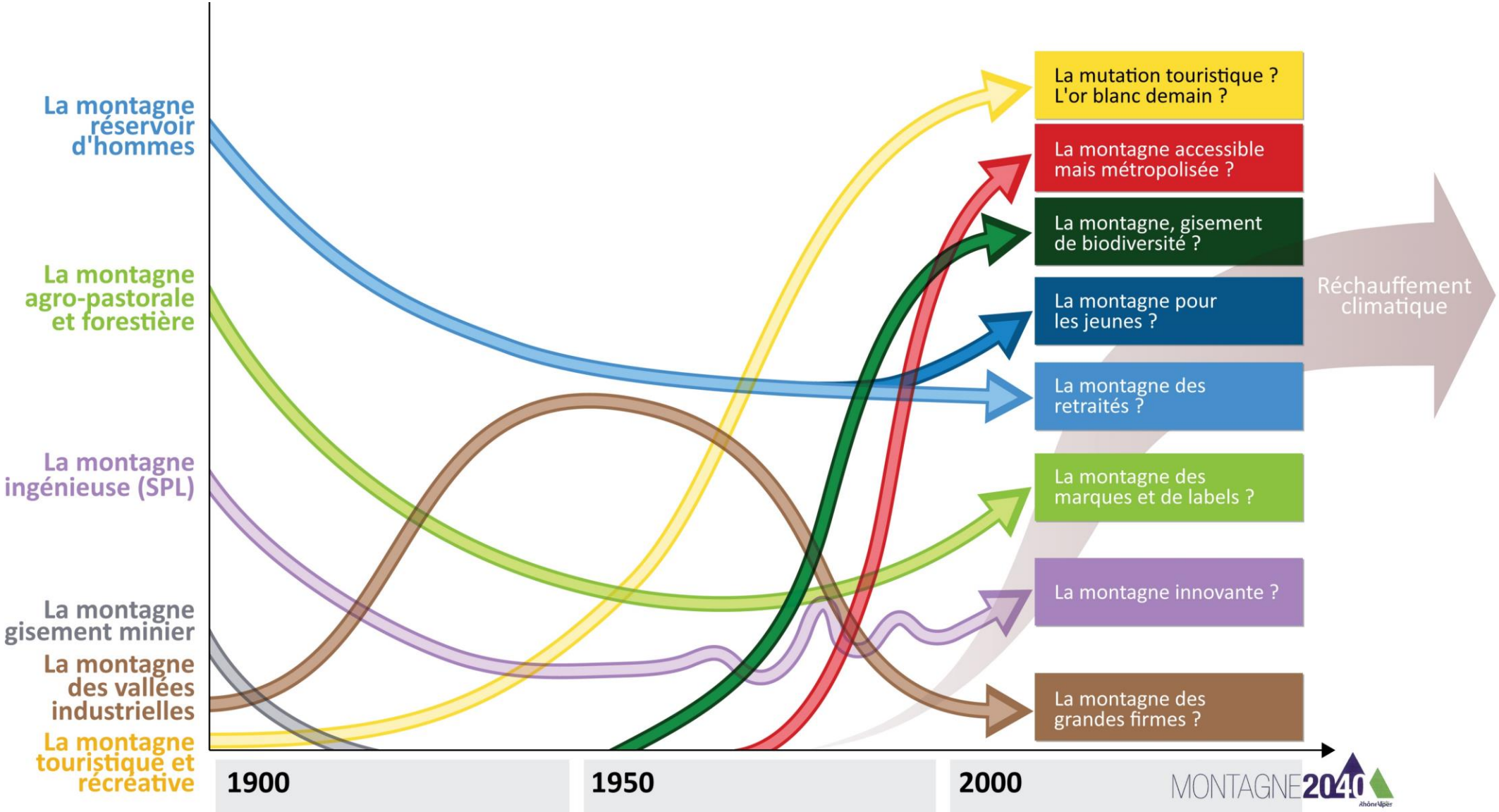
Martin VANIER
Géographe

« les Alpes sens dessus dessous »
Rubrique bimestrielle
*Alpes Magazine*

# La montagne alpine : une parmi d'autres



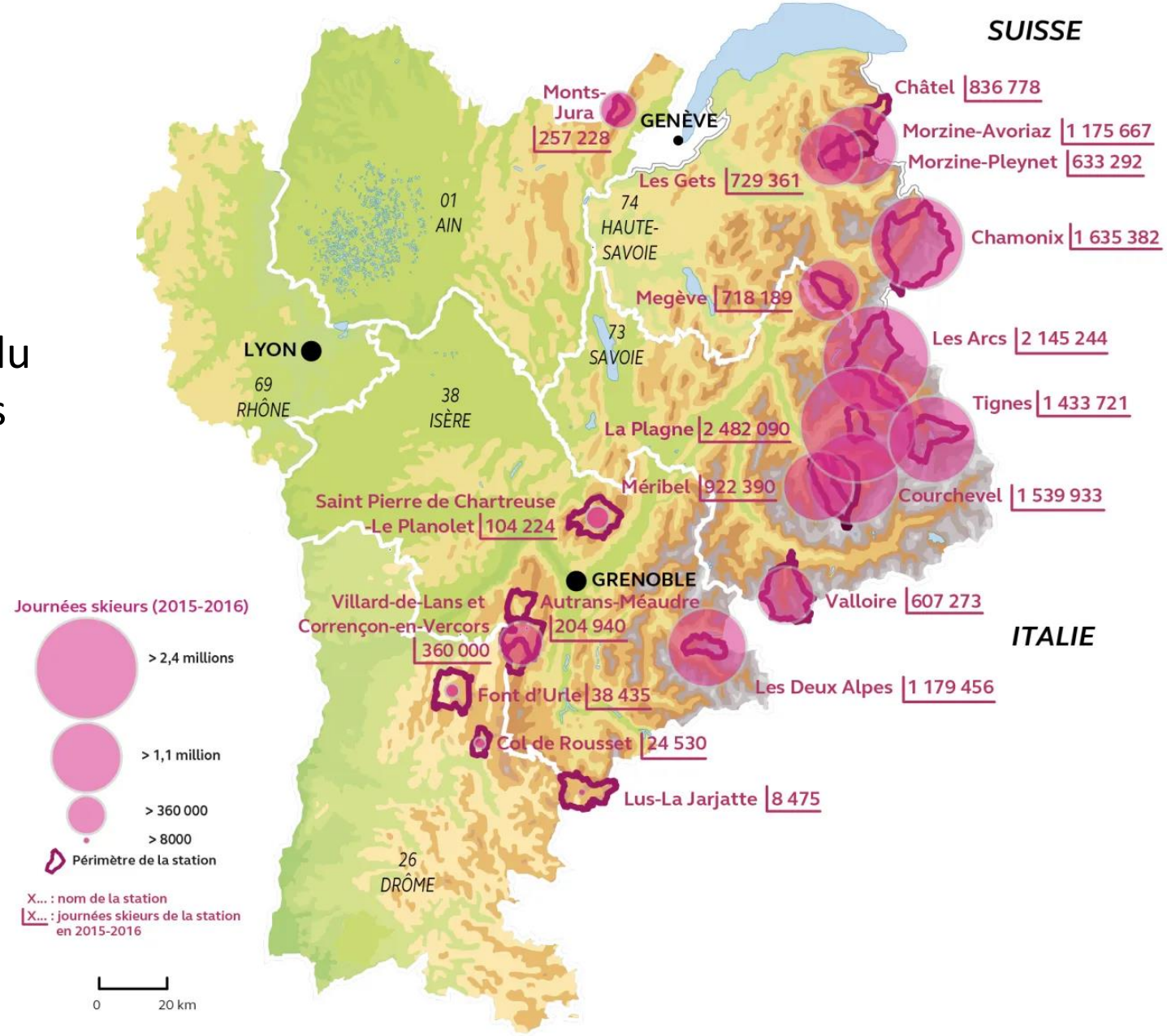
# Une histoire de cycles, faite de disparitions et de réinventions



# « L'or blanc » des Alpes du nord

(chiffres DSF 2018)

- 200 des 325 stations en France
- Un des 3 premiers domaines skiables du monde en nombre de journées/skieurs avec l'Autriche et les EU
- 120 000 emplois directs
- 1,2 MM de CA en 2018 (**-6,5% depuis 2012**)
- 4,8 MM en matériel et équipement du skieur
- … MM en immobilier, hébergement, restauration...



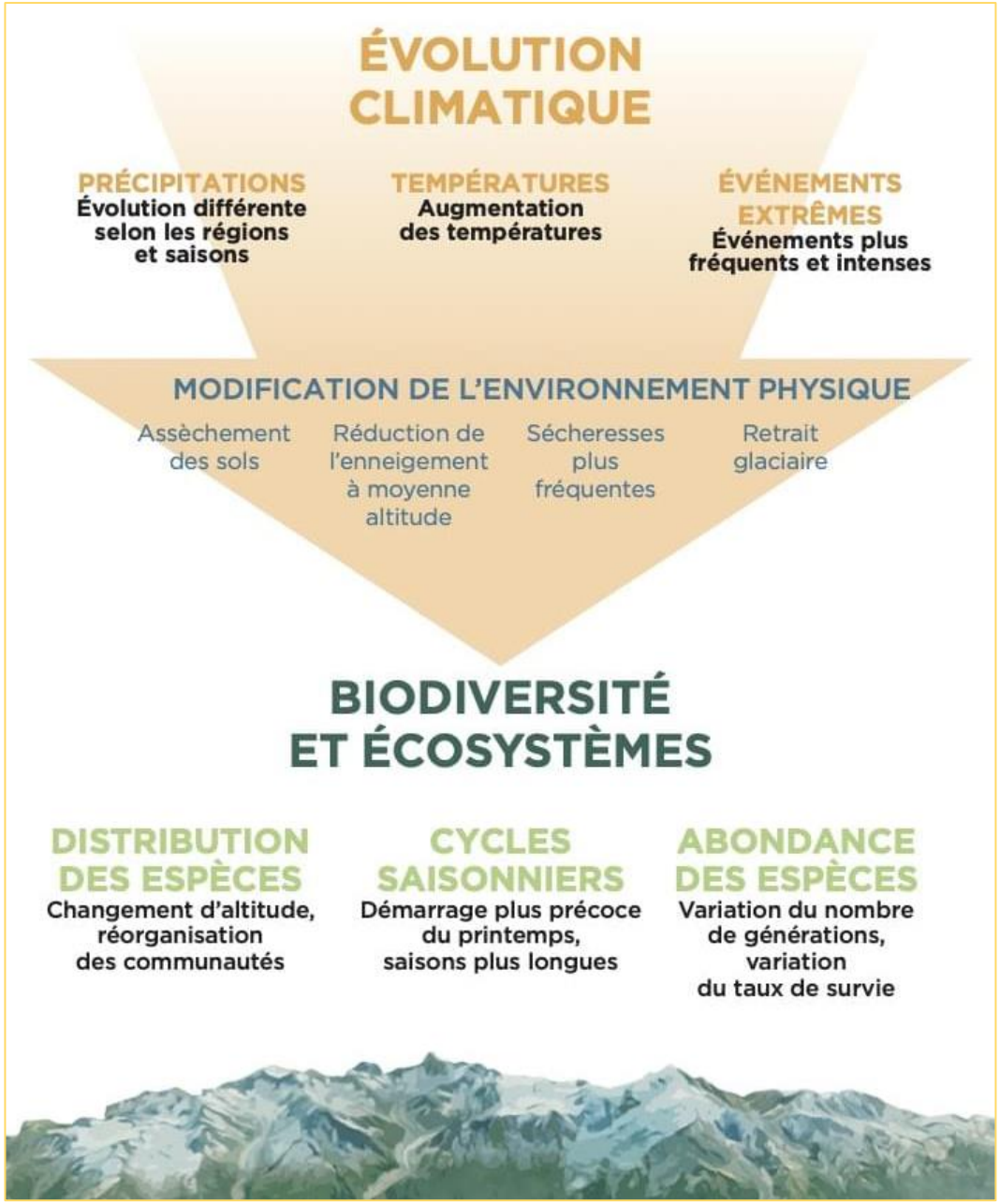

Cour des comptes - février 2018

Effondrements

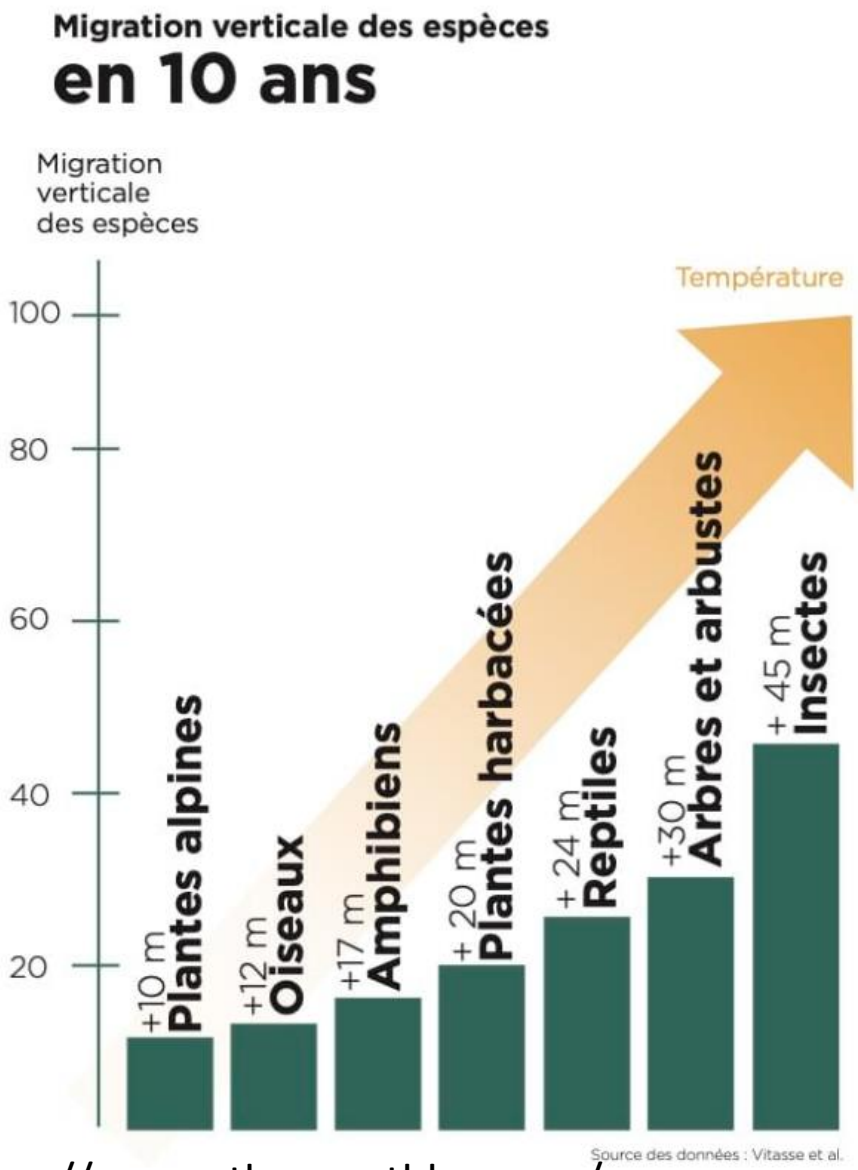
- Changement climatique et déstabilisation environnementale
- Remises en causes profondes du système né du Plan Neige (1964-1977), et toujours porté par la Compagnie des Alpes (CDC), la Compagnie du Mont Blanc… et des collectivités territoriales.
- Crise sanitaire et exacerbation des ultra-dépendances au tout tourisme

- Pas si loin du sujet : la crise du pastoralisme et la question du loup…

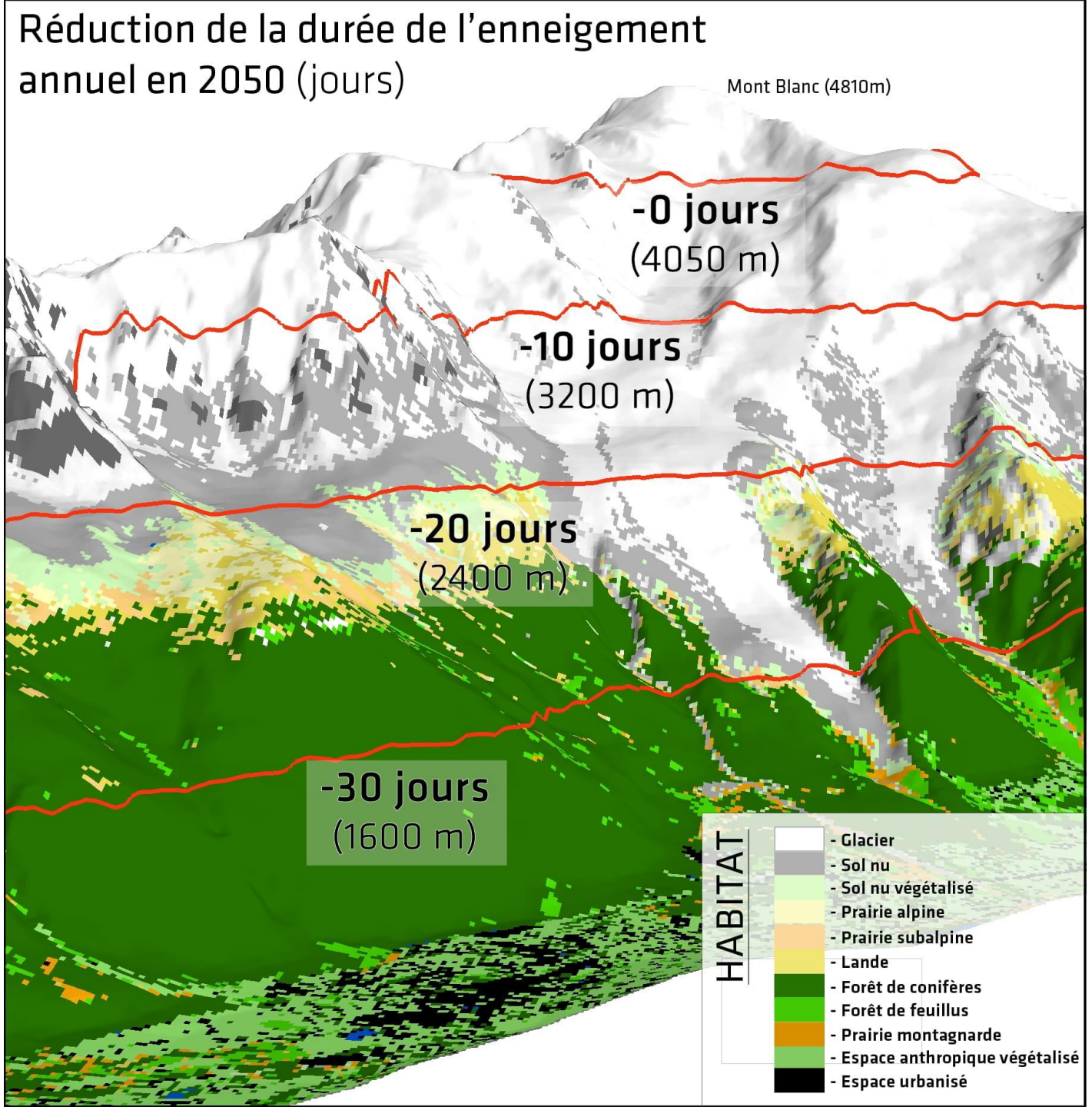
(3000 bêtes perdues dans les Alpes du nord en 2020, 4 fois plus d'attaques en 10 ans. Problème européen mais particulièrement vif en France)



Effondrements




https://www.atlasmontblanc.org/



# Qu’est-ce qui s’effondre quand la montagne s’effondre?

Arête des Cosmiques, août 2018

Eboulement en Autriche (Vals) décembre 2017

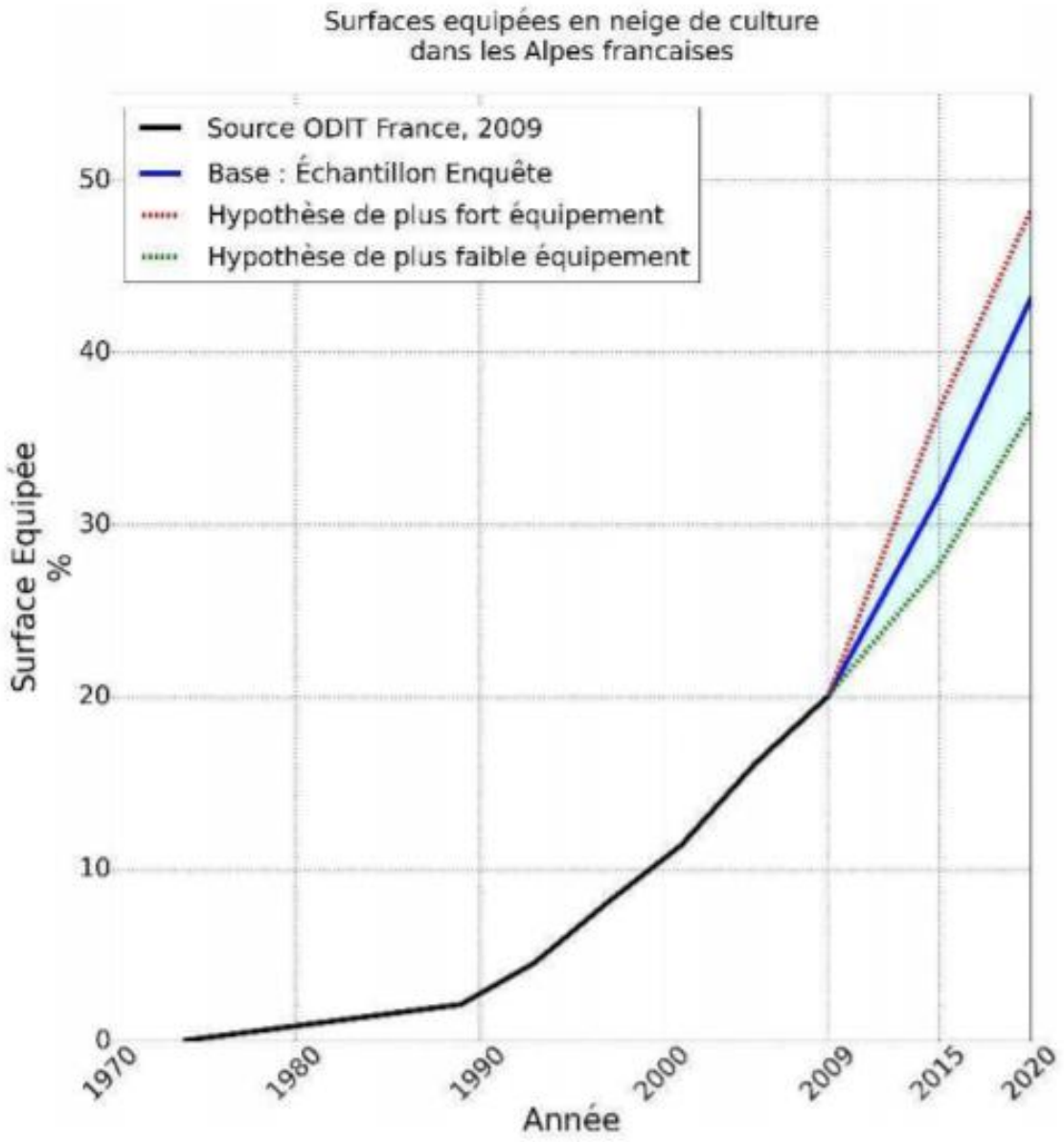
Effondrements

# Fin de partie pour qui ?

**Glacier Blanc (Ecrins)**

# La politique du canon
(à neige)

**Figure 5 - Évolution des surfaces équipées en neige de culture dans les Alpes françaises depuis 1970 et perspectives pour 2020**




Sur la base de l'enquête, nous estimons que 32 % des surfaces de pistes sont équipées en enneigeurs pour la saison 2014/2015. Les stations Moyennes à Très Grandes sont en moyenne équipées de manière similaire (environ 35 %). A l'horizon 2020, le taux d'équipement devrait s'élever selon notre échantillon à 43 % sur l'ensemble des Alpes françaises, soit plus du tiers (+36 %) de la surface actuelle équipée en plus. Les Très Grandes Stations sont celles qui prévoient la plus forte extension (+46 %) puis les Grandes (+37 %) et les Moyennes (+18 %). Ces forts taux d'extension amènent à s'interroger sur les potentiels météorologiques de production de neige de culture dont disposent les stations

Pierre Spandre, Hugues François, Samuel Morin et Emmanuelle George-Marcelpoil, « Dynamique de la neige de culture dans les Alpes Françaises », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 103-2 | 2015

Résistances

MONTAGNES FRANÇAISES / NATURE & PAYSAGES

## Les Deux Alpes empêchent un glacier de reculer

Invulnérables !
(les premiers seront les derniers)

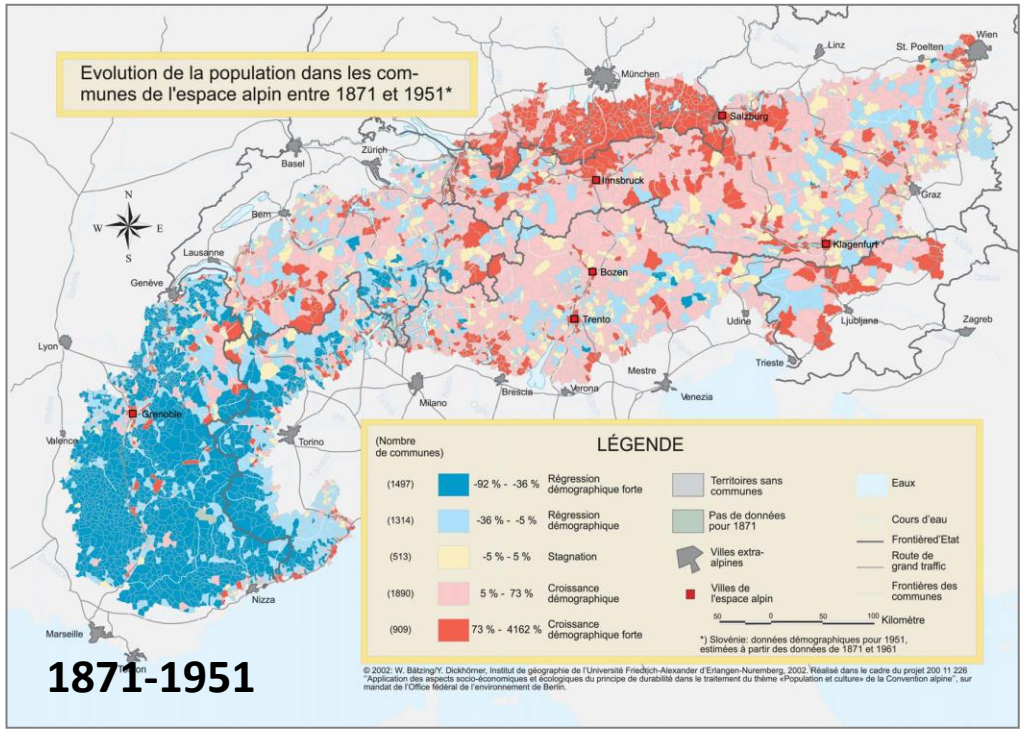
# Sentiers de dépendance et horizons de croissance : l'exemple de la Compagnie des Alpes.

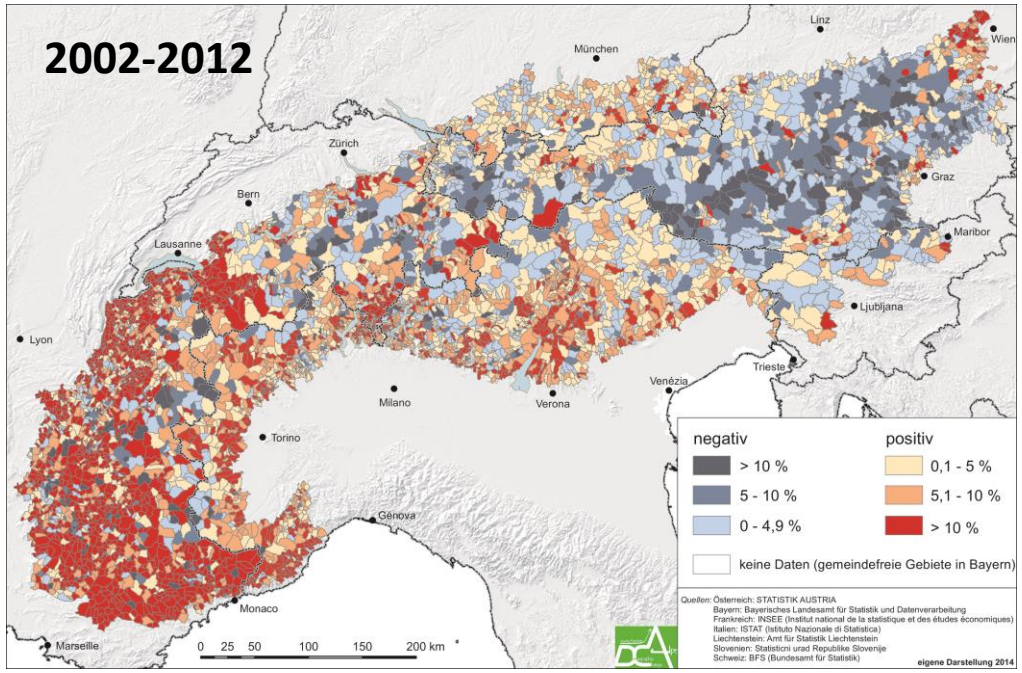
- Filiale CdC créée en 1989
- 854 M. de CA en 2019
- 11 stations de ski (Tignes, Val d'Isère, Méribel, La Plagne, Les Arcs, Megève, Flaine, …)
- 12 destinations de loisirs (Parc Astérix, Musées Grévin, Futuroscope, …)
- « Partenariat industriel » avec le chinois FOSUN (Club Med) depuis 2018 (20 à 30 stations seront créées en Chine pour les JO de 2022)
- Un bel exemple de « capitalisme monopoliste d'Etat »!

# Mutations

- Au-dessus ou en-dessous de 1600-1800 mètres …
  - *Great Divide* entre haut domaine et montagne habitée ?
  - 2 saisons ou 4 saisons ?
- Métropolitaine ou rurale ? Les Alpes, conflits des mythes actifs.
  - « Une autre vie s'invente ici » (ah?), où la montagne idéalisée (mais investie)
  - Urb-alpisation, monturbanisation…
- Emetteur ou récepteur ? Capter de nouvelles rentes ou produire de la valeur ajoutée ?

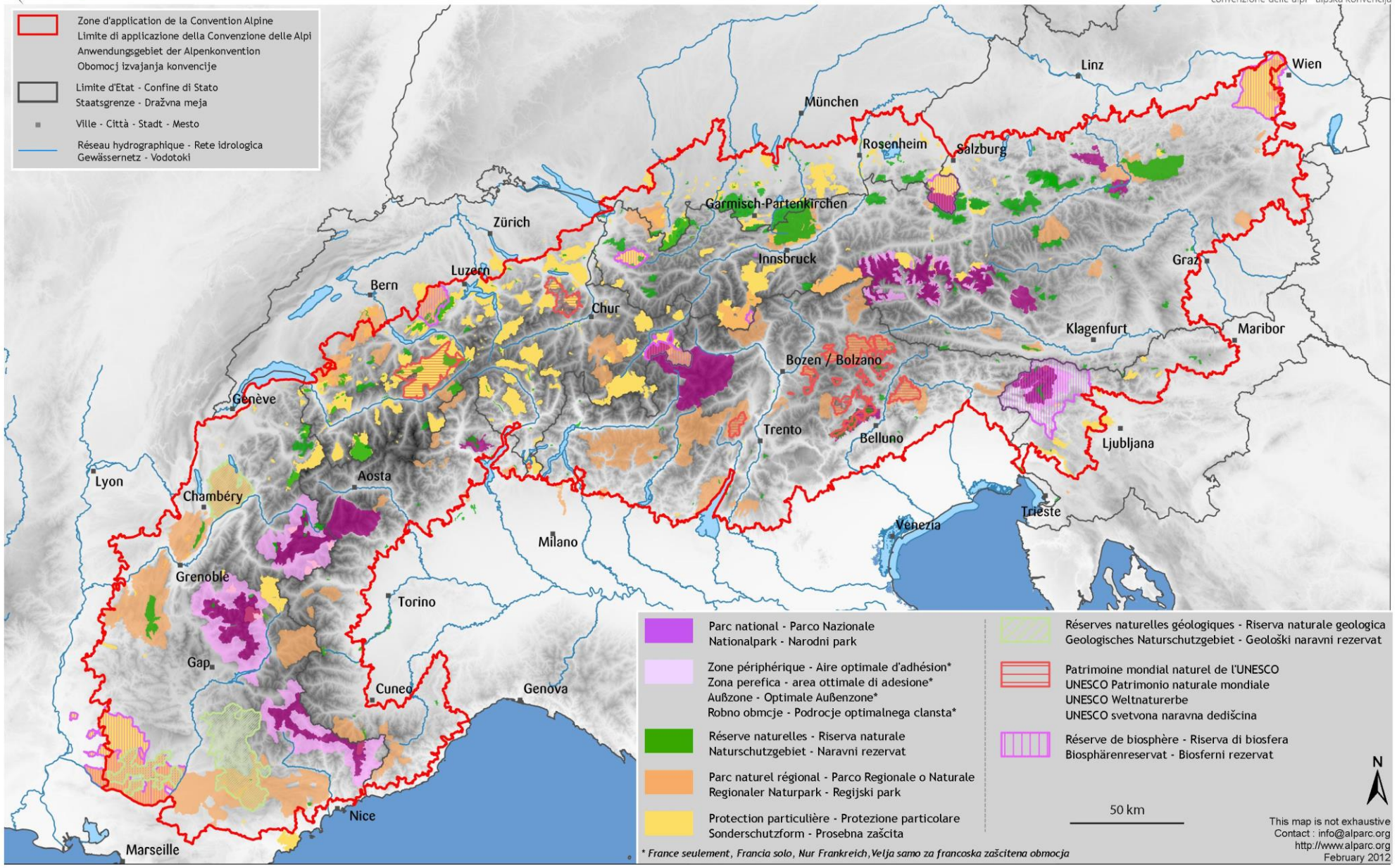
  La montagne habitée, hospitalière, apaisée, en transition, OK mais pour vivre de quoi, là-haut ?



Qu’est-ce qui est vulnérable (ou résilient) dans un système vulnérable (ou résilient) ?

- Les milieux ?
- Les sociétés locales ?
- Les organisations ?
- Les individus ?
- Les liens entre tous ?
- …



# / « Être à la hauteur de ce qui nous arrive »

**Un des problèmes des moments paroxystiques comme celui dont nous sortons lentement avec la pandémie, c'est l'écrasement du passé par le présent, et l'amnésie qui s'ensuit quant aux leçons des catastrophes et crises antérieures. Le choc est tel qu'il est vécu et réputé comme toujours sans précédent et comme l'entrée dans un monde d'après que rien n'accrocherait plus au passé.** Par Martin Vanier, géographe, professeur à l'École d'urbanisme de Paris, consultant (Acadie)

À l'opposé des *« transformations silencieuses »* de François Jullien, la catastrophe, c'est le temps des résolutions bruyantes, des bifurcations dites radicales et des « plus jamais ça » : un accélérateur des volontés, mais pas forcément un progrès des capacités collectives à lire la longue histoire des bouleversements profonds.

Résilience ! L'engouement pour ce qu'on peut considérer comme le mot-clé de la période est typique de ce temps où la prise de conscience collective côtoie l'amnésie. Il est presque devenu un mot du langage courant – un titre de roman, par exemple – du moins un incontournable de l'action publique, mais au prix d'une perte presque complète de tous les investissements cognitifs dont il avait été patiemment l'objet depuis environ cinquante ans. Face à la pandémie, une seule réponse : la ville résiliente, ou le territoire résilient. Reste à savoir ce que cela signifie[1].

## SE RÉTABLIR OU SE TRANSFORMER

La capacité à surmonter les traumatismes intéresse les scientifiques depuis la fin des années 1960 : les physiciens spécialistes des matériaux et les ingénieurs d'abord, notamment en quête de sécurité quand la vitesse augmente ; puis les écologues, premier transfert, pour mesurer ou promouvoir le retour à l'état d'équilibre d'un écosystème agressé (vaste débat : qu'est-ce que l'état d'équilibre de la nature ?) ; puis les médecins cliniciens, les psychologues et les pédiatres, nouveau transfert, pour parler des ressorts de l'individu qui souffre ; puis les économistes, les sociologues, les urbanistes, les géographes, les spécialistes de la cindynique (la science des risques), etc., tous bousculés par l'accélération du réchauffement climatique et de l'érosion de la biodiversité. « Résilience » est un des rares concepts qui circulent des sciences de la matière aux sciences de l'homme et du vivant au social. C'est actuellement LE mot de la société du risque. Mais pour dire quoi en somme, après des décennies de travaux très autorisés sur le sujet ? La liste est longue des raisons pour lesquelles la notion n'a pas trouvé d'évidentes traductions opérationnelles, du moins dans les champs qui nous intéressent ici, ceux de la ville et du territoire, malgré une invocation exponentielle.

D'abord, parce que si la notion de résilience invite à identifier les ressources qui permettent d'encaisser et de rebondir, elle n'aboutit pas pour autant à une proposition reproductible : beaucoup d'auteurs saluent la portée explicative du terme, mais signalent sa faiblesse prescriptive. Autrement dit, en parler semble toujours approprié, mais une fois le mot lâché, qu'a-t-on apporté de tangible ? D'où la réputation de *buzzword*, ou au moins, pour reprendre l'expression de Pierre Rosanvallon (à propos de tout autre chose), de *« mot en caoutchouc »*, ce qui est, certes, le moins qu'on puisse attendre de la résilience. Dans la dernière livraison de la revue[2], la résilience est partout, ce qui conduit un Philippe Madec à s'en détourner[3].

Ensuite, parce que la résilience porte en réalité deux perspectives différentes, voire opposées : se rétablir (le fameux « retour à l'équilibre ») ou se transformer. En simplifiant, on peut estimer que les approches initiales des physiciens, puis des écologues, s'inscrivaient plutôt dans la première perspective, tandis que celles qui se sont développées par la suite dans les sciences sociales s'inscrivent plutôt dans la seconde. Mais alors si la résilience est synonyme de capacités d'adaptation, de mutation, d'évolution, Darwin[4] ou Schumpeter en sont quelques-uns des pères, et il n'est pas certain que le mot renouvelle la pensée.

Enfin, parce que la notion de résilience reste floue sur deux horizons essentiels à sa mesure : l'horizon temporel du rétablissement ou de la transformation, et l'horizon spatial auquel les appréhender. Double problème qui n'était pas à l'origine celui des ingénieurs en quête d'un matériau résilient, c'est-à-dire retrouvant vite sa forme après un choc. Pour une ville, un territoire, la société qui l'habite, et l'économie qui l'anime, c'est un peu plus compliqué. La résilience peut conduire à changer l'échelle à laquelle on la considère, et autant que le temps de l'effacement du choc, ce sont les qualités nouvelles qu'il a générées qui sont intéressantes.

## RICHESSE MÉTAPHORIQUE

Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'un terme aimante le débat public et la pensée de l'action, mobilise les esprits et structure les discours, sans qu'on sache très bien en dire le bénéfice nouveau. Admettons qu'il soit performatif sans être réellement opératoire, du moins pour l'urbanisme. Puisque c'est un terme multi- et transdisciplinaire, il ne faut pas se priver de sa richesse métaphorique. Dans son « Manifeste pour la résilience », le neurologue et psychiatre Boris Cyrulnik[5] parle de *« musculation du moi »* et *« d'identité narrative »*, tandis qu'ailleurs le médecin pédiatre Michel Manciaux[6] se réfère à une ancienne définition du psychiatre et psychanalyste britannique John Bowlby : *« Résilience : qualité d'une personne qui ne se décourage pas. »* Autant d'invitations à transférer pour parler des villes et des territoires autrement. À quelques conditions toutefois.

Il n'y a pas de villes ou de territoires qui seraient résilients en eux-mêmes, par leur configuration ou leur matérialité. Il n'y a que des processus de résilience dans les villes et les territoires, et ce qui rend ces derniers plus ou moins résilients au bout du compte, quelles que soient leur nature et leur taille, c'est l'intensité de ces processus et la liberté qui leur est laissée dans la société. L'adjonction de l'adjectif « territorial » au mot « résilience », tout comme l'expression « ville résiliente », laisse croire que la résilience est une qualité formelle, une caractéristique intrinsèque des lieux. On en revient à l'acception développée au départ par les ingénieurs des matériaux. Côté villes et territoires, cela risque de nourrir la conviction, malheureusement de plus en plus répandue, qu'en temps de crise comme celle de la pandémie, on est bien mieux à la campagne qu'à la ville (ce qui dépend quand même un peu de l'éventuelle urgence des soins), et que, d'une façon plus générale, la bonne ville ne doit pas dépasser un certain seuil[7]. L'invocation de la résilience ne sert alors qu'à remuer un débat idéologique aussi vieux que l'humanité sur les bienfaits et les méfaits de la ville, en général, et de la grande ville, en particulier.

À l'opposé de cette conception ontologique de la résilience, on trouvera dans le concept entendu comme un processus de quoi continuer à changer le monde et à rester acteur de ces changements, y compris et surtout à travers les crises et les catastrophes. La résilience des villes et des territoires, c'est celle de ceux qui y vivent et les font vivre, de leurs organisations, de leurs réseaux (les mêmes par lesquels la pandémie ou le bug se répand), et du système régulé de l'action plurielle qu'on appelle la politique. En bons géographes des systèmes, André Dauphiné et Damienne Provitolo rappellent trois facteurs favorables à la *« résilience systémique »* : la diversité, l'auto-organisation et l'apprentissage[8]. On pourrait y ajouter le génie coopératif, la culture de l'innovation et l'altruisme (prendre soin de soi en prenant soin des autres). De quoi alimenter les repères de l'urbanisme résilient, si tant est que cette épithète ajoute quelque chose au métier qui a toujours consisté à faire une ville qui résiste au temps et se transforme avec lui.

*« Être à la hauteur de ce qui nous arrive »*, la formule célèbre de Deleuze va finalement assez bien à la résilience aussi. Elle invite à la lucidité de considérer l'histoire comme l'enchaînement des imprévus, donc à en garder la mémoire et la connaissance. De quoi être un peu moins écrasé à chaque catastrophe, surtout lorsqu'elle est considérée comme annonçant l'effondrement final./ **Martin Vanier**

« Resilience », peinture murale à Coney Island, New York
© Leonard Zhukovsky/Shutterstock

① Pour une solide synthèse de débats scientifiques encore valables : « Ce que la résilience n'est pas, ce qu'on veut lui faire dire », Géraldine Djament-Tran, Antoine Le Blanc, Serge Lhomme, Samuel Rufat, Magali Reghezza-Zitt, 2011. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00679293

② « Habiter un monde plus chaud », *Urbanisme*, n° 417, été 2020.

③ *« Quant à la résilience [...] c'est devenu un mot fourre-tout, un mot-valise. Au point de considérer que la mutation exprime une résilience, alors que la mutation est l'essence même du mécanisme urbain »*, Philippe Madec, *Urbanisme*, n° 417, p. 54.

④ Pour une relecture éclairante du Darwinisme : *Une époque formidable*, Pascal Picq, L'aube, 2019.

⑤ « Manifeste pour la résilience », Boris Cyrulnik, *Spirale*, 2001/2, n° 18, p. 81. https://www.cairn.info/revue-spirale-2001-2-page-77.htm

⑥ « La résilience, un regard qui fait vivre », Michel Manciaux, *Études*, 2001/10, tome 395, p. 324. https://www.cairn.info/revue-etudes-2001-10-page-321.htm

⑦ *« Le bon modèle urbain, c'est Cahors ou Carcassonne, des petites villes très compactes (sic), avec une barrière franche et derrière, plus de ville du tout »*, Jean-Marc Jancovici, *Urbanisme*, n° 417, p. 58. La barre est à 300 000 habitants pour Dominique Bourg *et al.* (*Retour sur Terre. 35 propositions*, PUF, 2020, p. 51-52 : « Mesure 15 – Fin à terme de la métropolisation »).

⑧ « La résilience : un concept pour la gestion des risques », André Dauphiné, Damienne Provitolo, *Annales de géographie*, 2007/2 n° 654, p. 117. https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2007-2-page-115.htm





https://www.acadie-cooperative.org/publications/txt575.pdf

PAR MARTIN **VANIER**
Professeur à l'École d'urbanisme de Paris

# OÙ EST PASSÉ « L'OR BLANC » ?

**Les transformations profondes que vit le marché global du ski sont tout autant environnementales qu'économiques. Faut-il s'attrister ou se réjouir de la fin du modèle dominant dans les Alpes ?**

On doit probablement l'expression « or blanc » à l'un ou l'autre des enthousiastes protagonistes du Plan Neige des années 1960, au moment où tout se noue entre les exploits sportifs de l'équipe de France de ski alpin, la montée en puissance des industriels du matériel de ski, et celle des investisseurs immobiliers des stations nouvelles, étroitement liés aux capitaux publics de la Caisse des dépôts et consignations. « L'or blanc » était en ce temps dans toutes les têtes, sinon dans toutes les poches. L'exploitant et l'équipementier du domaine skiable, le promoteur immobilier, l'industriel du matériel de sport et ses employés, le compétiteur, le commerçant, le loueur, le pratiquant, le vacancier, le propriétaire foncier, le professionnel de la montagne : tout le monde se racontait alors à peu près la même belle aventure, celle d'une alpe qui commençait un nouveau cycle de prospérité, grâce à sa blanche et saisonnière ressource. Ce qu'un grand champion passé depuis aux affaires résumait pour sa part d'une formule restée célèbre : « C'est tout bon ! »

Et maintenant ? Cinquante ans plus tard, il n'est pas certain que le récit soit toujours aussi unitaire et convergent.

## L'ALCHIMIE DES NOUVEAUX MAÎTRES

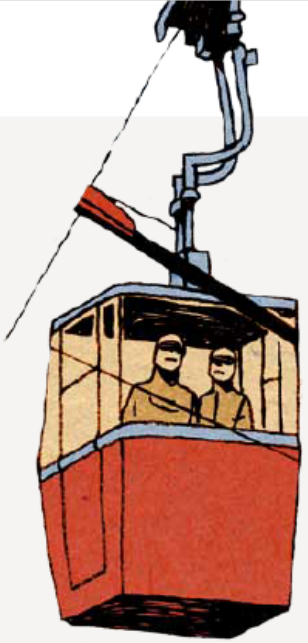
Prenons d'abord celui qui est resté le plus fidèle aux origines, celui que Domaines skiables de France (DSF) perpétue. La vénérable (1938) chambre syndicale des exploitants de remontées mécaniques et domaines skiables en France le rappelle chaque année dans le rapport de son observatoire : avec ses 325 stations, la France demeure un des eldorados du ski alpin, au coude-à-coude avec les États-Unis et l'Autriche, en nombre de journées/skieurs. Le secteur des remontées mécaniques pèse près d'1,2 milliard d'euros, et en génère 6 autres sous forme de diverses dépenses touristiques, pour autant qu'on le sache à partir d'une étude réalisée en Rhône-Alpes par DSF. Ce que l'on veut bien croire puisque le marché du matériel de ski est à lui seul de 1,8 milliard par an et celui du vêtement de sports d'hiver de 3 milliards, à quoi s'ajoutent l'immobilier, les dépenses de séjour, etc. Pour DSF, les marges de progression sont encore bien là, puisque « le forfait français est l'un des moins chers d'Europe » et que la France est en retard d'équipements pour « la neige de culture indispensable au maintien de l'activité économique » (DSF, *Indicateurs et analyses 2017*). L'or blanc brille donc toujours autant de son point de vue, et de celui des 120 000 actifs employés en direct.

C'est aussi ce qui alimente la croissance immobilière quasi ininterrompue des grandes stations du massif cœur de système qu'est la Tarentaise, à propos de laquelle un observateur attentif, doctorant à l'Irstea (Institut national de recherche en sciences et technologies pour l'environnement et l'agriculture), parle en 2013 de « fuite en avant » et de « viabilité des choix stratégiques qui interroge » (Gabriel Fablet, *Journal of Alpine Research*). Cet or blanc-là, au moins, semble ne devoir jamais fondre au soleil. Mais tous les acteurs économiques du secteur ne se racontent plus l'avenir de l'or blanc de la même manière. Quelques-uns, et non des moindres, sont très avancés dans une autre alchimie. On fabrique aujourd'hui deux fois moins de skis qu'au pic du marché mondial dans les années 1990. Le réchauffement climatique et les aléas de l'enneigement en sont les causes majeures. En France, depuis 2012, les recettes sont stagnantes et la fréquentation à la baisse (-6,5 %). Seules les stations de Savoie résistent bien (-1 %). L'activité tend donc à s'y concentrer. Sachant que, dans le même temps, les États-Unis et l'Autriche ont poursuivi leur progression, sans parler du marché annoncé de la Chine, le réchauffement climatique serait-il plus fort en France ?





## L'OR DES ALPES REPREND DES COULEURS EN MÊME TEMPS QUE L'EMPIRE DU SKI SE RÉTRACTE.



En réalité, la mutation profonde du marché global du ski est économique autant qu'environnementale. S'il ne reste aujourd'hui plus qu'un fabricant industriel de skis en France (Dynastar à Sallanches), c'est parce qu'une tempête capitalistique est passée par là, sur fond de mondialisation. En quinze ans, les fleurons du ski français ont progressivement glissé des mains de leurs fondateurs vers celles de grands groupes financiers internationaux. Salomon appartient désormais au groupe finlandais Amer Sports, ex-compagnie du tabac en Finlande, numéro un mondial du matériel de sport, qui pèse plus de 2 milliards d'euros. Et Rossignol à Altor Equity Partners, un fonds d'investissement suédois réalisant plus de 6 milliards de chiffre d'affaires. Les marques s'y maintiennent (Dynamic et Atomic avec Salomon ; Dynastar, Lange, Look et Kerma avec Rossignol), mais la diversification est inévitable, et les marchés comme les productions ne sont plus liés spécifiquement aux Alpes. Le cycle, le trail, le prêt-à-porter, les appareils de sport connectés (capteurs, caméras, applications mobiles) sont quelques-uns des nouveaux champs de profit où se prépare l'après-or blanc. Cela vaut pour les fabricants de skis comme pour ceux de vêtements de sport (Moncler, Millet, Fusalp) qui se tournent vers la confection et la mode urbaine, ou pour un équipementier comme Pomagalski qui s'est ouvert aux transports urbains par câble (Medellin, Taipei, Manhattan, etc.) et se lance aujourd'hui dans les éoliennes et la production d'électricité. L'or blanc mène à autre chose, faut-il le regretter ?

## PROCHAIN CYCLE ?

Ce tournant historique – car c'en est un – n'est pas encore écrit. L'or blanc peut demeurer la ressource forte, ou du moins symbolique, qui porte la prospérité, de plus en plus concentrée il est vrai, encore quelques décennies. Mais à partir de sa base alpine historique, c'est en fait vers la Chine et ses 300 millions de pratiquants espérés que cette logique tournera de plus en plus les acteurs de la filière, là où l'histoire semble pouvoir se répéter : après les JO de Grenoble en 1968, ceux de Pékin en 2022 ; après les investissements du Plan Neige, ceux que promettent aux exportateurs du modèle français (Compagnie des Alpes, DSF, industriels…) les ambitions toujours démesurées des dirigeants chinois.

À l'inverse, l'or blanc peut aussi s'effacer derrière de nouveaux produits et activités lointainement dérivés de leur origine alpine. C'est toute l'histoire des Alpes que celle de ces grands cycles de développement, qui ont vu se succéder au fil des siècles et des générations le temps du bois, celui des minerais métalliques, celui de la houille blanche et de ses industries, et quelques autres plus discrets, plus ponctuels ou plus courts (transformation du lait, cristaux, thermalisme, etc.). L'or blanc n'est pas éternel, tout comme les sources de richesse qui l'ont précédé ne l'ont pas été, même si chacune d'elles s'est maintenue longtemps après l'apogée de son exploitation.

Au bout du compte, ce qui est sans doute en train de se dessiner, c'est moins la disparition de l'or blanc en soi, cette économie internationalisée de la mise en marché du ski qui va poursuivre son déploiement dans le monde, que la fin d'un modèle dominant qui s'était imposé dans toutes les Alpes, à partir de son cœur savoyard, plus précisément tarentais. L'or des Alpes reprend des couleurs en même temps que l'empire du ski se rétracte. Tout semblait ne devoir exister qu'en fonction de l'épaisseur du manteau neigeux, contrainte de jadis, trésor d'aujourd'hui. N'est-il pas réjouissant de s'en libérer en partie, et de s'ouvrir à de nouveaux horizons d'activités pour de nouvelles raisons de vivre et travailler dans les Alpes ?



https://www.acadie-cooperative.org/publications/txt515.pdf

PAR MARTIN **VANIER**
Professeur à l'École d'urbanisme de Paris

# LA MONTAGNE EST EN TRAIN DE TOMBER

**Le rythme de l'érosion des Alpes s'accélère nettement. Que se passe-t-il quand ce que l'on pensait immuable s'effondre ?**

Les Alpes s'éboulent, elles s'écroulent, elles s'effondrent… Plus de 180 éboulements et écroulements ont été recensés dans les Alpes françaises durant l'été de la canicule en 2003. Effondrement mémorable d'un quart de million de mètres cubes du pilier Bonatti, aux Drus, en 2005. 70 éboulements durant l'été 2019, rien que dans le massif du Mont-Blanc, dont un spectaculaire sur l'arête des Cosmiques. Effondrement majeur au Cervin au même moment. Effondrement à la Meije durant l'été 2018 en divers endroits de ce qui fut la très renommée traversée, désormais impossible. Il ne s'agit plus d'événements rares et isolés, mais d'une évidente accélération, à grande échelle, qui a commencé il y a une quinzaine d'années comme les dates l'indiquent, et qui impose désormais une dure réalité : le réchauffement climatique fait bondir l'érosion alpine.

Il n'est pas besoin d'être un grand spécialiste pour comprendre ce qui se passe, même si le travail des scientifiques est plus que jamais indispensable sur le sujet. Tout comme la hausse brutale des températures fait fondre le permafrost et les calottes glaciaires aux latitudes extrêmes, elle désolidarise les roches aux hautes altitudes et disloque la montagne dans ses profondeurs. Les effondrements prennent alors des dimensions exceptionnelles, rendant tout le terrain de jeu alpin structurellement précaire. La profession des guides est aux avant-postes de ce qui prend la tournure d'un drame géologique. C'est l'un d'eux qui s'exprime par le titre de la présente chronique. Plusieurs l'ont payé de leur vie ces dernières années.

## PAS D'HIER…

Depuis le début du siècle, un certain nombre de géologues proposent de considérer que nous sommes entrés dans un nouvel âge géologique, baptisé « anthropocène », qui succéderait à l'holocène. L'âge de l'anthropocène est caractérisé par le fait que l'activité humaine, au sens le plus large, modifie le fonctionnement de la planète, son climat de toute évidence, donc sa biosphère – l'ensemble du monde vivant – mais aussi sa lithosphère – la couche de la croûte terrestre qui est le support de la précédente. L'anthropocène aurait commencé avec la révolution industrielle et son dégagement massif de gaz à effet de serre. D'autres lient son avènement aux XXe et XXIe siècles et à la croissance sans précédent de la population mondiale, qui, selon les démographes, aura quadruplé en un siècle et demi, vers 2060. Quoi qu'il en soit, lorsque le temps géologique, qui s'égrène en principe en millions d'années, est rattrapé par l'histoire humaine et ses urgences, on est forcément saisi des questions les plus existentielles.

Les Alpes ont géologiquement 50 millions d'années, à quelques dizaines de millions près étant donné le rythme et la complexité de leur émergence. Dès lors qu'elles se constituent en relief, leur érosion ■■■ commence. Elles s'élèvent et s'usent en même temps. On a pu ainsi faire le calcul purement théorique qu'étant donné la masse de matériaux arrachés d'une façon ou d'une autre puis transportés et déposés par les glaces et les eaux dans les deux grands systèmes de vallées du Rhône et du Pô, y compris ce qui les prolonge en mer, c'est l'équivalent d'une épaisseur de sept kilomètres de roches qui a été ôtée de la chaîne alpine depuis 50 millions d'années. Les Alpes ne s'effondrent pas d'hier, pourrait-on dire. Avait-on fini par faire semblant d'oublier que nos chères Alpes ne sont pas un arrêt sur image, aussi envoûtant soit-il, mais le fruit d'une transformation permanente ? L'érosion d'une montagne est dans le cours des choses. Cela dit, quand son rythme s'accélère brutalement comme aujourd'hui, l'intrusion du temps géologique dans le temps historique prend la tournure d'une immense catastrophe.

Il y en a eu d'autres par le passé. Sur la magnifique arête de la Meije, la brèche Zsigmondy a perdu 20 mètres en 1964, dans un éboulement qui manqua d'atteindre le refuge du Châtelleret, 1 600 mètres plus bas. Rebelote en 1982 avec un volume de roches trois fois plus important ! Le plus spectaculaire, avec ces événements pas si anciens, est probablement notre capacité à les oublier collectivement, à les enfouir sous notre désir d'Alpes épiques et éternelles. Ce n'est désormais plus possible. Il faut accepter de faire de l'effondrement des Alpes une partie du sujet alpin, tout comme il faut accepter de faire de la catastrophe globale une hypothèse brutale mais crédible pour l'avenir de l'humanité.

La discipline qui se saisit de cette perspective – entre science, éthique, histoire et prospective – s'appelle la collapsologie. Les collapsologues pessimistes évaluent les conséquences du réchauffement climatique en milliards de vies. D'autres, sans être forcément optimistes, réfléchissent à la façon dont les sociétés vont vivre les catastrophes diverses qui les touchent à un rythme accéléré.

## À QUOI S'ARRIMER ?

Qu'est-ce qui s'effondre dans les Alpes qui s'effondrent ? Des roches et des pans de montagne, certes, mais cela n'est pas nouveau. Tout le monde connaît l'effondrement du versant nord-est du mont Granier, et son probable millier de victimes, en l'an 1248. Ce qui est nouveau pour les Alpins aujourd'hui, c'est l'effondrement – ou du moins la très forte déstabilisation – d'une certaine image de la montagne et des activités qui l'accompagnaient. Depuis un peu moins de deux siècles, les Alpes sont un des domaines du grandiose où les bienfaits de la nature concourent au bonheur sur terre. C'est du moins ainsi que les sociétés européennes se les racontent. Conquises patiemment à partir du milieu du Moyen Âge pour les parties habitables et propices à l'élevage, puis ardemment dès le XIXe siècle pour le haut domaine de roches et de glaces, les Alpes sont une promesse de sérénité et d'accomplissement de soi. On y « tutoie les sommets ». Même si c'est pour les conquérir, c'est dans l'humilité et le respect de ce qui dépasse l'homme. Et voilà que ce terrain s'effondre, trahissant tout ce qu'on pouvait y projeter et qu'on pensait immuable. À quoi continuer à s'arrimer, au propre comme au figuré, si la montagne part en morceaux ? Comment continuer à vivre de ce cadre magnifique s'il devient menaçant, ou du moins très incertain ? Éboulement économique, effondrement de l'imaginaire, glissement de terrain de nos pratiques et de nos ressources… c'est beaucoup plus que de la roche qui se détache des montagnes.

**ÉBOULEMENT ÉCONOMIQUE, EFFONDREMENT DE L'IMAGINAIRE […] C'EST BEAUCOUP PLUS QUE DE LA ROCHE QUI SE DÉTACHE DE NOS MONTAGNES.**

Pour l'instant, on en est seulement à faire le compte des courses en montagne qui n'existent plus, des voies d'escalade emportées, des parcours et couloirs glaciaires disparus, de celles des *100 plus belles* qui sont tombées au champ d'honneur du réchauffement climatique. Un jour prochain, peut-être dira-t-on : « Ci-gît le couloir Piaget, sur la face nord-ouest des Agneaux, qui fit rêver des générations d'alpinistes. » Si de tout autres urgences assaillent la planète, il y a quand même quelques destinations menacées, des activités fragilisées et des métiers qui vont devoir rebondir, pour le dire sobrement. Une époque pourrait se refermer – l'ascension du Piaget date de 1899. Une autre aurait alors à s'ouvrir sur la base d'un nouvel imaginaire alpin. Reste à savoir lequel.

Dans trente ans, ou deux siècles, les Alpes seront toujours là, toujours différentes. Ceux qui vivront à travers elles auront poursuivi leur « invention ». Le mot alpinisme aura peut-être un autre sens. Pour l'heure, le choc est rude de voir s'effriter le cadre majestueux de la grande épopée sportive des deux derniers siècles. C'est sans doute là le deuil le plus difficile, au-delà duquel de nouvelles pages sont à écrire. Pour commencer, regardons bien en face ce qui nous arrive, irréversible à l'échelle d'une vie, et ne doutons plus que les sociétés humaines ont entre leurs mains le thermostat de leur futur. ■



https://www.acadie-cooperative.org/publications/txt545.pdf

PAR MARTIN **VANIER**
Professeur à l'École d'urbanisme de Paris

# LES ALPES DE TOUS LES DANGERS

**Base Jump, ski extrême… le spectacle d'une toute petite tribu d'invulnérables (?) exerce une grande fascination sur une société qui se prémunit toujours plus contre les risques naturels. Paradoxal ?**

Il s'approche de l'à-pic, avec sa combinaison de chauve-souris rouge vif et sa caméra GoPro sur le casque. Sous les lunettes réfléchissantes et enveloppantes, on sent que l'excitation est à son comble. Il rit, il plaisante, il fait des petits signes décontractés au vidéaste. Soudain, il se jette dans le vide, au ras de la falaise, et entame une chute contrôlée en appui sur l'air qu'il pénètre à 200 à l'heure. Il est invulnérable.

Un autre le frôle, plus rapide encore, en position de vitesse optimale. Ils font un ballet de l'extrême, pendant quelques secondes, entre la vie et la mort – c'est du moins la symbolique de la brève vidéo destinée ensuite au Web. Puis, ils ouvrent leur parachute et s'éloignent nonchalamment de la falaise où se pratique ce qu'on appelle donc le paralpinisme (base jump pour les initiés). Ils sont invulnérables.

Autre saison, autre massif : ils plongent, skis aux pieds, droit dans la pente… sautent une puis deux barres rocheuses, déclenchent une plaque à vent au passage, se laissent porter par elle grâce à leur airbag, la surfent littéralement comme une vague mortelle mais domptée, la précèdent à l'arrivée comme on court sur la plage devant l'écume. L'avalanche n'est plus un piège, c'est un spot. Eux aussi sont invulnérables. Et ainsi de suite : d'une « nouvelle glisse » à une « pratique extrême », d'un « exploit fou » à un « super-défi », les Alpes sont devenues le terrain de jeu idéal des invulnérables, petite tribu mais grande fascination.

## RISQUES ET CATASTROPHES

De quoi renvoyer le Sylvain Saudan de mon enfance – le « skieur de l'impossible » des années 1970 – au rang d'aimable pratiquant des couloirs du dimanche. Des salles pleines retenaient jadis leur souffle devant les images de l'homme seul et de sa terrible fragilité là où il osait avancer ses spatules. Aujourd'hui, c'est l'inverse : les lieux d'exploits attirent des petites foules d'invulnérables dont les sensations technologiquement autorisées seront ensuite visionnées à la sauvette dans l'intimité de nos écrans portables.

Je ne parle pas ici de touristes inconscients qui entament l'ascension du toit de l'Europe en baskets, ou de skieurs hors pistes totalement ignorants de ce qui les entoure. Je parle de quasi-professionnels de la prise de risque, qui repoussent sans cesse les limites de ce qu'il est imaginable de faire dans ce monde de pierre, de glace et de vent qu'est la montagne. Ils sont les hérauts de l'invulnérabilité, les X-men de l'altitude, et ils en disent long sur nos rapports collectifs au danger, aux limites, et, au bout du compte, à la mort.

Car, tandis que s'invente le spectacle permanent des individus invulnérables, la société vieillissante et ses collectifs expriment à l'inverse leur intolérance croissante à l'égard des aléas naturels, donc leur sentiment de vulnérabilité. On consacre ses loisirs à prendre des risques individuels, mais on tolère de moins en moins les événements catastrophiques, c'est-à-dire l'exposition à des aléas exceptionnels, voire jugés anormaux. Le frisson du risque sportif, oui, la mémoire de la catastrophe naturelle, non. ■

## LA TENTATION D'IMITATION EST UN RISQUE IDENTIFIÉ POUR QUI CONFOND IMAGE VIDÉO ET VIE RÉELLE.

■■■ La chute ou la prévision de chute d'un morceau de montagne, comme en haute Romanche ces derniers mois, la crue catastrophique, comme en Maurienne il y a quelques années, l'avalanche meurtrière qu'on ne savait plus devoir descendre si bas, comme au Tour en février 1999, et plus encore quelques jours après, à Galtür, dans le Tyrol autrichien : autant d'accidents de la nature qui continuent de nous stupéfier, malgré leur récurrence, et auxquels on recherche immédiatement des responsables. Non pas des responsables de l'aléa lui-même – quoique le changement climatique le désigne désormais sans appel –, mais des responsables de ses conséquences qu'on n'accepte plus. Les collectifs se sentent vulnérables, à l'inverse des individus qui les composent, sinon tous les individus, du moins les plus admirés d'entre eux.

Est-il légitime de mettre en regard ces deux sources de danger et de risque : les risques individuels qui relèvent de pratiques sportives des Alpes, et les risques collectifs qui relèvent des façons d'occuper ce même espace ? Il n'y a pas de morts accidentelles acceptables, mais il est vrai que les risques individuels sont plutôt choisis et les risques collectifs plutôt subis, ce qui explique des appréciations différentes quant à la vulnérabilité individuelle ou collective. Cela dit, une fois rappelé qu'il y a sans doute chaque année dans les Alpes autant ou davantage de victimes par les pratiques sportives et récréatives que par les catastrophes naturelles ou les accidents technologiques, ces rapports paradoxaux au risque méritent qu'on s'y arrête.

## CULTURE ET ÉTHIQUE

Peut-être y verrez-vous quelque chose de logique, sinon de normal : c'est parce qu'en montagne la marge de risques collectifs diminue grâce aux capacités technologiques à anticiper les catastrophes, à s'en protéger, voire à les éliminer, que se développent des sports à risques, lesquels sont également de plus en plus technologiquement équipés. Autrement dit : dans un espace naturel toujours plus aménagé, le risque s'éloigne de nos vies, faisons-en un loisir ! Ce qui, en résumé, raconte le balancement bien humain entre désir de sécurité et désir de transgression. Allons au bout de cette logique : des Alpes aux risques naturels entièrement maîtrisés – mythe technologique actif – deviennent le cadre magnifique où chacun peut venir vérifier son invulnérabilité – pas trop fréquemment tout de même !

Mais peut-être faut-il se raconter la chose autrement. Il est frappant de constater que l'invitation à savoir prendre des risques concerne les individus – dans leurs choix professionnels, récréatifs ou autres –, jamais les collectifs. Aux collectifs est toujours promise la sécurité, ou au pire l'aide à la résilience (la capacité à surmonter un choc). Au point que la mémoire collective des catastrophes est étonnamment amnésique, à une époque où l'on dispose plus que jamais des moyens pour la conserver et la transmettre. Ce qui reste en mémoire, en revanche, ce sont ces images incroyables d'hommes oiseaux qui frôlent les falaises ou de skieurs magiciens qui ressortent des avalanches qu'ils ont déclenchées. Avec cet autre risque bien identifié qu'est celui de la tentation de l'imitation, pour tous ceux qui finissent par confondre image vidéo et vie réelle.

Auquel cas, ce qui se joue dans les Alpes « de tous les dangers » donne à penser. C'était un espace où se construisaient des collectifs par une culture du risque patiemment accumulée et oralement documentée, qui permettait une vie en relative bonne intelligence avec le cadre naturel et ses aléas. C'est désormais un espace dont les collectifs ont une moindre connaissance environnementale, mais où les individus ont développé une tout autre culture du risque, au sens propre de ce qui se cultive. C'était un espace où l'on se savait vulnérable et où les collectifs agissaient en conséquence. C'est désormais un espace où l'on tend à se sentir invulnérable et où les individus se comportent en conséquence.

Vulnérables ou invulnérables ? Question de culture, en somme, c'est-à-dire de conception des rapports au monde qui nous entoure, avec ses potentiels et ses dangers. Question d'éthique de la nature aussi, et chaque époque produit la sienne. À nous, pratiquants individuels ou citoyens membres de collectifs, d'y réfléchir en pleine conscience, dans les Alpes et ailleurs. ■



https://www.acadie-cooperative.org/publications/txt494.pdf